

RENÉ LAURENTIN

Marie, source directe
de l'Évangile de l'Enfance

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUBERT

RELIGION



Marie, source directe
de l'Évangile de l'Enfance

René Laurentin

Marie, source directe
de l'Évangile de l'Enfance

Éditions François-Xavier de Guibert
10, rue Mercœur – 75011 – Paris

© François-Xavier de Guibert, 2012

10, rue Mercœur, 75011 Paris

ISBN : 978-2-7554-0503-3

ISBN pdf : 978-2-7554-1043-3

PROPOSITION SUR LUC 1-2

Ce livre présente une bonne nouvelle pour tous les croyants qui souffrent d'une division entre l'exégèse scientifique et leur foi. La Vierge Marie est vraiment la Source immédiate de Luc 1-2, le tout premier évangile de l'Enfance, celui de Marie. Il fut rédigé en hébreu biblique durant le premier échange de Marie avec les apôtres depuis la Pentecôte qui les rassembla (Lc 24 et Ac 1, 13-14) jusqu'à leur dispersion de l'an 44, après le martyr du premier apôtre: Jacques (Ac 12, 1-3).

Cet évangile hébreu fut traduit, vers 51, en grec pour Luc lorsqu'il vint à Jérusalem avec « Paul », et rencontra « Jacques » (Ac 21, 17-18).

Ces souvenirs précis du premier témoin oculaire (*autoptai*, Lc 1-2) Marie, sont irremplaçables. Luc préparait déjà son Évangile. Il avait sans doute déjà rédigé son premier chapitre 3 (Lc 3, 23-38) lorsqu'il reçut l'Évangile de Marie (Lc 1-2). Il en fit son prologue et le respecta jusque dans ses hébraïsmes, bien qu'il écrive le plus pur grec des quatre Évangiles.

J'ai hésité à publier ce livre. Pourquoi ? Est-ce parce que ses conclusions sont au contraire du consensus exégétique dominant ?

Oui, en un sens, car depuis mes premières publications, 1957, je comprenais à quel point ma méthode et mon travail allaient à l'encontre de tous les présupposés positivistes et idéalistes de l'exégèse historico-critique car je m'en éloignais selon d'autres présupposés.

J'ai achevé ce travail de synthèse aux premières atteintes de ma cécité. J'ai dû le terminer sans voir mon texte en dialogue avec des lecteurs que je remercie car c'était un exercice impossible de part et d'autre. Le livre peut en porter les stigmates ce dont je m'excuse auprès des lecteurs.

Avant de présenter sous forme d'une vie de Marie le commentaire des textes qui la concernent, il convient de présenter la rétrospective de cette recherche de plus d'un demi-siècle.

Si l'Évangile inspiré de Luc atténue ce que Marie a entendu à l'Annonciation, il ne l'altère pas. Sa traduction abstraite n'est pas une trahison mais une interprétation fidèle.

Chacun jugera la probabilité ou la certitude morale de cette hypothèse nouvelle que je propose selon ma conviction.

I

RÉTROSPECTIVES D'UNE RECHERCHE

Les apparitions et l'Écriture

Depuis soixante ans, j'étudie en priorité l'Évangile de l'Enfance selon saint Luc. Et j'ai découvert peu à peu cette bonne nouvelle inattendue : il a été écrit tout d'abord en hébreu comme un dernier livre de l'Ancien Testament entre la Pentecôte et l'an 44 où le martyr du premier apôtre, Jacques, à Jérusalem, contraignit les autres à la dispersion dans le monde entier.

Cet évangile Luc 1-2 est la partie peut-être la plus belle, la plus profonde, en tout cas le début de tous nos évangiles. Mais c'est la partie la plus confuse, la plus déformée, jusque dans nos traductions liturgiques de tout l'évangile. On répète que Marie était fiancée à Joseph, mais elle était bien mariée à Joseph : selon la première phase du mariage *qidushin* le consentement, et lors de l'Annonciation elle attendait la deuxième phase du mariage : la cohabitation, plus festoyée dans la maison de l'époux. Le mot grec *emnesteumènè* « mariée » à Joseph revient en Luc 2, 5. En Luc 1, 26 comme en 2, 5 lors de la Nativité, le « μ- » initial

de Luc 2, 5 ne change en rien le participe passé *emnesteuménè*, mais ajoute seulement pour l'euphonie.

Depuis Strauss, 1935, père de toutes les démythologisations, on juge la virginité invraisemblable. On ignorait tout de la parthénogenèse qu'on tente aujourd'hui de réaliser chez les hommes, mais sans succès, et qui connaît tant d'exemples dans l'échelle animale. Depuis lors, on a successivement fondé cette hypothèse négative sur la critique textuelle, littéraire et historique.

En 1900 encore, Harnack éliminait la réponse de Marie, protestant son engagement de virginité pour refuser l'Annonciation : la Vierge, mariée à un homme ne pouvait dire : « *Je ne connais pas d'homme.* » On avait repoussé au plus tard la composition de Luc 1-2. On en faisait un produit factice, incertain et tardif.

Sur ordre de Rome, la traduction de Luc 1, 26-27, pourtant répété deux fois avait éliminé le mot « vierge » dans notre traduction liturgique (heureusement en cours de révision). Il avait été remis comme un commentaire : « une jeune fille : une vierge » ; par contre en Luc 1, 34 notre traduction officielle remettait le mot « vierge » qui n'y figure pas, mais pour insinuer qu'elle ne l'était peut-être pas : « *Comment cela se fera-t-il, puisque je suis vierge.* » (Lc 1, 34)

C'est prudemment et discrètement que j'ai combattu cette opinion dominante, car je ne pouvais l'attaquer de front sans me ridiculiser et j'étais moi-même impressionné par le consensus « scientifique » dont beaucoup se recommandaient même chez les catholiques.

J'ai attendu la fin de ma carrière à la veille de ma mort prochaine pour publier la bonne nouvelle, enfin démontrée

qui réjouira beaucoup de chrétiens déconcertés : l'Évangile de Luc n'est point tardif, ni l'œuvre de jeunes inconnus ou de féministes également ignorées ; ce sont les souvenirs même de la Vierge, probablement illettrée, recueillis par les apôtres lorsqu'ils ont vécu ensemble en communauté la même destinée de trente à quarante-quatre après la Résurrection du Christ.

Marie était seule avec Joseph, alors décédé, à tout savoir de la genèse du Christ : de la conception à ses trente ans. Il l'avait quittée pour rejoindre Jean Baptiste, en janvier 28, et recruter ses premiers disciples de février à juin 28 (Jn 1, 39-45) avant sa prédiction en Galilée par où commencent les synoptiques (sauf l'Évangile de l'Enfance).

Marie connaissait tout de l'Incarnation, et les apôtres lui avaient succédé dans la vie communautaire en partageant ses nuits et ses jours durant son ministère officiel et sa Révélation fondatrice de l'Église.

Ces deux connaissances, différentes et complémentaires, devaient se rencontrer. Elles se rencontrèrent à l'Ascension et elles furent partagées et mises en commun (Ac 1, 8-14). C'est alors que les apôtres et Marie, selon les consignes du Christ : « *ne pas s'éloigner de Jérusalem* » (Ac 1, 4) formèrent la première communauté de l'Église.

Les Actes des apôtres attestent que Marie était là avec les douze (Ac 1,13) et cent vingt autres aux recoupements des femmes disciples et de la famille : « *Tous [...] étaient assis dans la pièce avec quelques femmes (disciples), Marie, la mère de Jésus et avec les frères (cousins) de Jésus.* » (Ac 1, 14-15)

Comment suis-je parvenu, « à l'opinion vraie » comme disait Platon, que la première rédaction de Luc 1-2 résulta

d'un dialogue de Marie avec quelques apôtres dans la communauté primitive de Jérusalem (de 30 à 44)?

Vers 51, lors de son voyage avec Paul à Jérusalem, Luc rencontra Jacques, cousin du Seigneur et premier évêque de Jérusalem. Soucieux de témoins oculaires (Lc 1, 2), il recueillit ce témoignage. On le lui traduisit en grec dans le style de la traduction des Septante. Il respecta profondément ce témoignage de la « *mère de mon Seigneur* » (Lc 1, 43), plus encore qu'il respecta sans jamais s'en écarter, l'Évangile de Marc « ou un proto-Marc » selon la fine analyse d'Emile Osty dans son livre préparatoire à la Bible de Jérusalem *L'Évangile selon saint Luc* par omission : additions et retouches, insinuations et transpositions (Paris, Cerf 1948, p 10 à 15), mais sans jamais changer le sens. Il a notamment gardé en grec les allusions imperceptibles aux noms des personnages : Jésus, puis groupés Jean Baptiste et ses parents dans le *Magnificat* (Lc 1, 46-55), et en conclusion de la première partie du *Benedictus* (Lc 1, 72-73). Ce tissu serré de convergences, nous fait rejoindre la méditation et l'expérience même de Marie : du propos de virginité qui prépara paradoxalement l'Annonciation (Lc 1, 34) et de l'Annonce révélatrice de l'ange Gabriel à Élisabeth à la Visitation, des bergers à Noël et de Siméon à la Présentation, des prophéties joyeuses et glorieuses : « *Il siégera sur le trône de David son Père, et son règne n'aura pas de fin.* », à la seconde prophétie douloureuse de Siméon : « *Ton fils sera un signe de contradiction, un glaive transpercera ta vie.* » Elle ne comprit pas cette annonce de sa compassion, y compris quand Jésus lui en fit éprouver les prémices en s'éclipsant à Jérusalem à Pâques pendant trois jours : « *Ils ne comprirent pas...* » (Lc 2, 50).